

sée jusqu'aux avant-postes français, des forces avaient été amassées derrière le Mont-Valérien, à l'abri du pli de terrain qui va de Neuilly à Asnières. Et si les Prussiens s'éclairaient, de notre côté nous ne restions pas inactifs, car des reconnaissances avaient été dirigées par les officiers français, dans tous les environs de Montreuil, de la Fouilleuse, de Rueil et de Chatou, afin de s'assurer du nombre et des dispositions de l'ennemi.

Pendant la nuit du 18 au 19 janvier, les troupes françaises ont exécuté leurs derniers mouvements. A partir de minuit, elles ont marché pour occuper leurs lignes de bataille. Le Mont Valérien, énorme fantôme qui semble émerger, noir, tout en haut du ciel obscur, le Mont Valérien se tait. Ses batteries sont muettes. Il ne veut pas attirer de son côté l'attention de l'ennemi pour ne pas trahir nos desseins. Des francs-tireurs, loin en avant du front de nos troupes battaient l'estrade évitant toutefois de s'engager. Les bataillons de la garde nationale de marche étaient ambrigués avec les bataillons de mobiles et les régiments de ligne. C'était la première fois. Les troupes avaient bonne mine. Le soldat, malgré les fatigues et les souffrances du siège, était vif et gai. L'espoir était au cœur. Chacun savait qu'il se battait pour conquérir Versailles, en chasser le roi de Prusse et débloquent Paris en perçant la ligne d'investissement.

Laissons les préparatifs de la bataille qui va s'engager et dont nous n'avons entrepris le récit que parce qu'elle est intimement liée à l'action de notre roman. Suivons un de nos personnages : Gauthier Bourreille. Il est heureux, Gauthier, depuis quelques jours. Il a reçu à Paris, où son bataillon était rentré pour prendre deux jours de repos, il a reçu d'une écriture inconnue, une lettre qui a chassé de son cœur le sombre désespoir qu'y avait amené l'abandon de Lucienne, sa trahison. Cette lettre était ainsi conçue :

« Monsieur, je suis un étranger pour vous, mais je suis quand même votre ami. Ne croyez à rien de tout ce que vous avez vu, de tout ce que vous avez entendu. Lucienne continue d'être digne de vous. Vous saurez plus tard par quel sublime dévouement, par quels sacrifices, elle a essayé de faire éclater l'innocence de Doriat, tout en vengant votre père. Sa vie n'a pas eu d'autre but, depuis six mois. C'est à ce but qu'il faut que vous rapportiez tout ce qu'elle a fait, tout ce qu'elle a dit, si incompréhensibles que soient ses actes et ses paroles. Lucienne est plus que jamais digne de vous, monsieur, je vous le répète. Bientôt, vous en aurez les preuves. » La lettre était signée Courlande. Elle portait, en post-scriptum : « Mon nom ne vous apprend rien. Vous ne me connaissez pas. Je suis un agent que la préfecture a détaché à Bourges pour y conduire Doriat, au début de la campagne, lorsqu'on a prévu que Paris allait être assiégé. Je vous suis tout dévoué. »

En recevant cette lettre qu'il avait lu d'abord sans comprendre, Gauthier n'avait pas eu le moindre doute, la moindre crainte qu'on pût le tromper. Ce nom de Courlande lui était inconnu, en effet, mais qu'importe ! La trahison de Lucienne lui avait semblé si étrange, elle avait été si brutale, qu'il était prêt à croire à quelque raison mystérieuse faisant agir la jeune fille. Certes, il se rappelait que Lucienne l'avait trahi, lorsqu'il se cachait dans le puits de la fabrique. Mais lorsque, de sang-froid, il avait réfléchi à cette aventure, il s'était souvenu de l'épouvante de Lucienne en le revoyant. Et il s'était dit que l'ayant vu fuir de ce puits, Lucienne, sans doute, ne l'y avait pas vu rentrer. De là sa trahison. Un autre souvenir aussi le frappait, maintenant. Il ne s'était jamais bien expliqué comment il avait réussi à s'évader. La porte, soigneusement refermée chaque fois qu'on l'avait ouverte, s'était tout à coup trouvée entre-baillée. Par qui ? Comment ? Était-ce le hasard ? Était-ce une main amie ? Voilà ce qu'il se demandait. Et maintenant que la lettre de Courlande guérissait la blessure de son cœur, il n'eût pas étonné de croire que c'était grâce à l'intervention de Lucienne que cette porte avait été ouverte.

Le bataillon des francs-tireurs était couché sur la terre, par un froid intense, sans feu de bivouac,

pour ne pas attirer l'attention des Prussiens. Les hommes avaient les épaules enveloppées de leurs couvertures, les capuchons de leurs cabans rabattus sur le front. Ils essaient de prendre un peu de repos. Le lendemain s'annonçait comme devant être une journée de dangers et de fatigues. Combien, le lendemain, de ces braves gens dormiraient du dernier et suprême sommeil, emportant dans l'éternité l'image de la patrie vaincue, humiliée, râlant ? Gauthier, seul, peut-être, avec les sentinelles étagées dans la plaine, ne dormait pas. Il pensait à la lettre qu'il avait reçue. Il rêvait à Lucienne. Et il se disait :

— Demain, c'est jour de bataille. Qui sait si demain je ne serai pas tué ? Je voudrais tant, avant de mourir, revoir Lucienne, lui demander pardon, et lui entendre dire une seule fois, une dernière fois, que je suis aimé ! Comment faire ?

Il réfléchit longuement. Il pensait à tout cela couché sur la terre humide et froide, la tête reposant sur son sac, le regard fixé sur le ciel où roulaient des nuages chargés de neige et de pluie. Il faisait un froid intense qui engourdisait ses membres. Les batteries prussiennes étaient silencieuses. Aucun bruit ne venait du côté de l'ennemi. Mais, vers Paris, on entendait les troupes en armes, marchant lourdement et gagnant leurs positions. Les mouvements de concentration continuaient. « J'ai toute la nuit devant moi, se disait Gauthier. Et Garches est si près, si près ! La revoir, mon Dieu, la revoir ! Il me semble qu'un danger me menace, plus directement que les autres fois, et que demain ce sera fini de moi. C'est la première fois que je ressens pareille impression. » Autour de lui ses camarades dormaient. Il se leva donc, faisant tous ses efforts pour ne réveiller personne et gagna la limite du campement. Des sentinelles étaient échelonnées de distance en distance, debout, appuyées sur leurs fusils.

— Où vas-tu ? dit l'une à Gauthier. Gauthier évita de répondre et passa d'un autre côté. Il était inquiet comme s'il commettait une faute. « Si je vais à Garches, se disait-il, si je n'ai pas le temps de revenir prendre ma place parmi mes camarades, si quelque accident me retient contre ma volonté, on me croira déserteur, on me traitera de lâche. On dira que j'ai fui la veille d'une bataille, pour me cacher. » Il passa la main sur son front. « Non, jamais ceux qui me connaissent ne croiront de moi pareille chose. C'est impossible, c'est impossible. » Et sa pensée retournant vers Lucienne : « Si je meurs, si je meurs sans la revoir, mon Dieu, mon Dieu ! » Il consulta sa montre à la lueur d'une allumette. Il était près de deux heures du matin. « Je n'ai que deux ou trois heures, je ne puis pas être de retour. » Il s'en alla causer avec le factionnaire, lui demanda du tabac, puis sortit des lignes, tout en fumant.

— Prends garde ! dit le factionnaire, ne va pas hors de ma vue, les Prussiens ne sont pas loin ; et si tu reviens tout à l'heure sans me prévenir, tu pourras attraper un coup de fusil.

Gauthier haussa les épaules et répondit en riant :

— Je voudrais savoir où sont les Allemands, et me rendre compte, autant que possible, de leurs avant-postes.

— Prends garde, c'est t'exposer inutilement, Bourreille.

— Après moi la fin du monde.

Il disparut dans la nuit, s'éloignant du camp français. « Il est fou ! » murmura le factionnaire. Et il écouta attentivement, s'attendait, au loin, à quelques coups de fusils, à quelque cri, à la course précipitée de Gauthier revenant du campement. Rien de tout cela. Le silence. Il y avait longtemps que les Prussiens s'attendaient à une attaque ayant pour but Versailles, nous l'avons dit. Mais les précautions du côté français avaient été si bien prises qu'ils ne prévoyaient point l'attaque si prochaine et ne croyaient pas, surtout, qu'elle aurait lieu le lendemain dès le matin. Le factionnaire se trompait donc, lorsqu'il disait à Gauthier que les sentinelles prussiennes ne devaient pas être loin.

Gauthier marcha pendant un quart d'heure sans faire de mauvaise rencontre. Mais à ce moment, il perçut le bruit régulier d'une troupe en marche, se rapprochant de son côté. Ce ne pou-

vait être qu'une patrouille allemande, un poste allant établir ses avancées. Gauthier était dans la plaine, rasé comme la main. Ni arbres, ni coteau, ni bois pour se dérober. Fuir par la nuit, il y pensa bien, mais la patrouille était tout près et déjà il entendait les voix allemandes. Près de là était un fossé ; l'eau était gelée et par-dessus la glace retombaient des buissons épineux. Il se coucha sous les bruyères, à plat ventre sur la glace, et attendit. Son uniforme noir ne trahissait pas dans l'obscurité. Il était à peu près invisible. Il attendit donc tranquillement. Les Prussiens passèrent devant lui sans se douter qu'il était là et s'éloignèrent. Quelques minutes s'écoulèrent, tout bruit avait cessé. Gauthier se leva transi. Il lui semblait que son corps tout entier était une glace. Il se mit à courir non pas sur la route où ses pas eussent été facilement entendus, mais dans les terres. Il jugea bientôt, familiarisé qu'il était depuis son enfance avec les moindres détails dans la campagne, qu'il devait être tout près de Garches.

— Allons, pensa-t-il, ça va bien et le plus fort est fait.

Bientôt, en effet, il fut en vue de la fabrique. Les bâtiments dormaient, noirs dans la nuit profonde. Il en fit le tour, s'arrêtant de chaque côté assez loin des bois et du mur de clôture du jardin. Il savait la fabrique occupée par les Prussiens et là, surtout, les précautions étaient nécessaires. « Ce n'est pas tout, se dit-il, en s'abritant de son mieux au milieu d'un bouquet d'arbres. Comment faire pour entrer là-dedans ? Et une fois entré, comment faire pour découvrir la chambre de Lucienne ? Ça doit être plein de Prussiens, toute cette maison. Et je les aurai sur le dos, au moindre faux pas que je ferai. La folie de sa tentative, l'impossibilité de son projet lui apparaissaient alors tout entières. Tout à l'heure, il avait réfléchi à rien de tout cela. Et maintenant ses mains se crispaient de rage, quand il pensait que, si près de Lucienne, il allait être sans doute obligé de repartir sans la voir, sans entendre sa voix, sans lui dire une fois de plus combien il l'aimait, sans lui demander pardon. Et de sa cachette il examinait la fabrique, les yeux ardemment fixés sur ces bâtiments sombres et tristes.

Tout à coup, il lui sembla remarquer que la porte de la maison d'habitation vient de s'ouvrir. Il avança la tête, pour mieux voir. Il ne craint pas d'être surpris, car il s'est couché au ras du sol et sa tête seule sort du bouquet d'arbres. La porte s'est ouverte, en effet, deux ombres s'y dessinent ; l'une des deux reste sur le seuil : c'est une femme, autant que Gauthier peut en juger dans les éclaircies que les nuages laissent dans le ciel. L'autre, un homme, quitte la maison et s'élança dans la direction de Garches. Il passe, sans rien voir, très près de Gauthier. Et le soldat le reconnaît. C'est Jean de Montmayeur. Il disparaît. La femme l'a suivi, de loin. Elle se rapproche, elle aussi. Elle a le regard tourné vers le village. Elle semble attendre. Sa respiration est oppressée. Elle s'arrête à chaque pas, écoutant si Montmayeur ne revient pas, regardant tantôt vers Garches et tantôt vers la fabrique. Bientôt elle est près du bouquet d'arbres où se tient Gauthier. Il la reconnaît, comme il a reconnu Montmayeur. C'est Lucienne ! Et une exclamation lui échappe, où passent tout son cœur, toute sa passion, toutes ses impatiences de la revoir.

— Lucienne ! ma bien-aimée Lucienne ! Elle tressaille, jette un cri, veut s'enfuir. Mais il est à ses genoux, il lui prend les mains, il la retient, l'empêche de s'en aller. Il lui couvre les mains de baisers brûlants, et il dit, dans tout l'entêtement de son délire :

— Lucienne ! Lucienne ! C'est moi. Vous ne reconnaissez donc plus ma voix. Oh ! Lucienne, je vous en prie, n'ayez pas peur, c'est moi, Gauthier, Gauthier qui vous aime, qui vient vous demander pardon !

— Gauthier, ici, Gauthier. Grand Dieu ! Malheureux, vous vous perdez. Je vous ai sauvé la première fois, je ne pourrai pas vous sauver une seconde.

— Lucienne, je vous aime, je vous aime. Je ne suis venu que dans l'espoir de vous voir. Nous nous attendons pour demain à une bataille